



CONSOLATION

(A. F. A.)

Ah !... réchauffez mon cœur, brûlants rêves d'amour :
En mon âme éveillez l'espérance assoupie....
Venez luire à mes yeux, auxquels déjà le jour
A de sombres lueurs, au début de ma vie.

Voilez du monde vain l'hypocrite regard....
N'attendez pas cette heure, où fuit toute espérance,
Où le cœur est flétri, car il serait trop tard :
Vous-mêmes vous fuyez loin du cœur en démenace.

Venez ! j'ai trop souffert.... Pourquoi m'avez-vous fui ?
A la coupe de fiel que reste-t-il à boire ?....
Faut-il désespérer ?.... Mais dans mon cœur a lui
Un rayon fugitif : dites, faut-il y croire ?

Répondz à ma voix, mon pauvre cœur hélas !
N'a-t-il pas été fait pour l'amour et la vie ?....
J'en veux aussi ma part, ou je veux le trépas ?....
Mais rendez moi plutôt l'affection ravie....

Ah ! pourquoi ces vains cris ? que te faut-il, mon cœur ?
Un objet à aimer ?—Pardonnez mon blasphème,
O Dieu, l'ami de l'homme, objet de mon bonheur :
En vos bras je me jette.... oui, mon Dieu, je vous aime !

Et n'ai-je plus de mère ?... Et n'ai-je plus d'ami !....
Noms des êtres aimés, nom de Dieu que j'adore,
Vous éveillez l'amour en mon cœur endormi.
Rêves d'amour, enfin, vous revenez encore....

Wilfred



LE RENEGAT



Un navire arrivait dans le port de Constantinople : son pavillon, gonflé par les brises de l'aurore, déployait majestueusement dans les airs le croissant impérial. Au loin, disparaissaient peu à peu les hautes montagnes de la Natolie dont les sommets neigeux se teignaient, au soleil levant, de pourpre et d'or.

A gauche, la terre d'Europe se creusait en une large baie pleine de grands et de petits vaisseaux venus de toutes les parties du monde ; et au-dessus de la nappe bleue des eaux, Constantinople, la reine des cités du monde oriental, s'élevait en amphithéâtre avec ses légers minarets ornés de boules d'or, ses mosquées de marbre et ses bois de cyprès où nichaient de blanches colombes.

Le léger vaisseau fendait les lames avec rapidité, poussé par un vent agréable venant de la haute mer. Les soldats turcs qui le montaient fumaient leurs longues chibouques à tuyaux d'ambre, assis avec gravité sur le tillac ; tandis que les matelots grecs chantaient, comme aux beaux jours d'Athènes, des ballades moraiques, en s'accompagnant de la guitare.

Deux jeunes gens, mélancoliques et pâlis par les souffrances, restaient étrangers à la joie de leurs voisins, c'est en vain que l'antique cité des Césars se présentait à eux pompeusement parée, ils regardaient sans voir, leur pensée et leur cœur étant ailleurs, bien loin, par delà la vaste mer aux eaux bleues, dans un petit village de la Suisse où ils

avaient vécu longtemps, où était leur mère et où leur père dormait du dernier sommeil.

—Vous ne paraissez pas enchantés de la superbe vue de Stamboul, dit un officier turc, qui, venant de finir sa dernière pipe de tabac, devenait communicatif contre son habitude.

—La vue d'une prison, quelque belle qu'elle soit, n'a jamais enchanté personne, répondit un des jeunes gens.

—Faites comme nous, dit un jeune Grec, chantez, riez, dansez en attendant le jour de la vengeance.

—Merci bien de la consolation, mais en attendant cet heureux instant, vous et moi, aurons bien le temps de recevoir des bastonnades.

Des coups de bâton, répéta le Turc avec insouciance, j'en ai beaucoup donné, j'en ai beaucoup reçu.... et je m'en suis toujours bien trouvé.

Certes, non pas moi, dit le jeune Grec, quoique nous soyons bâtonnés de père en fils dans ma famille, je ne m'y suis pas précisément habitué.

—Allah est grand, reprit le Turc, cela viendra avec le temps.

—De quel pays êtes-vous ? demanda le Grec aux jeunes gens.

—De la Suisse, répondirent-ils simultanément.

—De la Suisse ! C'est étonnant.... Où se trouve ce pays là ?

—C'est un petit village du Mont Caucase, reprit le janissaire avec tout l'aplomb de l'ignorance turque.

—Nous arrivons, dirent le Turc et le Grec, jeunes gens, vous êtes déjà vendus à Méhémet-Pacha, qui est un excellent maître pour les esclaves, il a d'ailleurs ses raisons pour favoriser les chrétiens.

Le capitaine du vaisseau s'approcha des jeunes étrangers, leur souhaita un bon voyage et on les porta à terre.

En arrivant au château du vizir, leur nouveau maître, ils traversèrent d'abord une vaste cour dans laquelle se trouvaient plusieurs esclaves noirs, puis ils entrèrent dans un grand et magnifique jardin dont les hautes murailles étaient complètement cachées sous des espaliers de roses. De petits sentiers cailloutés en mosaïque serpentaient au milieu des oranges et des citronniers en fleur, et aboutissaient à un bassin de marbre blanc, au milieu duquel s'élevait un magnifique kiosque. On les introduisit dans une salle basse dont les murs, peints de couleurs éclatantes, offraient plusieurs vues de Constantinople. Autour d'une estrade couverte d'un tapis de Perse, se trouvait un sofa de drap écarlate, frangé d'or ; Méhémet-Pacha, couché sur des coussins de brocart, fumait avec délices sa longue pipe ornée de pierres, pendant que ses esclaves et ses courtisans brûlaient devant lui, dans une urne d'or artistement ciselée, l'encens et les parfums les plus rares de l'Arabie.

Les jeunes Suisses s'avancèrent jusqu'aux pieds de l'estrade, et restèrent debout, en attendant que le grand officier du sultan ordonnât de leur sort. C'était un homme encore jeune, d'une taille haute et d'un maintien grave et insolent, des rides nombreuses sillonnaient son front ; un feu sauvage brillait dans ses yeux gris, une barbe épaisse descendait jusque sur sa poitrine, et une large cicatrice qui traversait sa figure, donnait à sa physiologie quelque chose d'horrible et d'épouvantable.

—Bonté divine, qu'il est laid ! s'écria le plus jeune des étrangers, Frantz, en détournant la tête.

—Pas plus laid que toi, jeune *glaour* (infidèle), dit tranquillement le pacha avec un sourire méchant. Cette repartie fut prononcée dans le patois de Fribourg.

Le pauvre Frantz faillit tomber à la renverse en entendant ce Turc parler le patois de son pays.

—C'est le diable, dit-il en faisant un signe de croix.

Le Turc renvoya les officiers et les courtisans, et resta seul avec les deux étrangers ; il commença ainsi leur interrogatoire :

—Vous êtes Suisses, n'est-ce pas, jeunes gens ?

—D'un petit village à deux heures de Fribourg.

—De B*** peut-être ? ajouta Méhémet.

—Précisément, dit le plus âgé des prisonniers, qui s'appelaient Walther.

—Qui êtes-vous ?... Votre nom ?

—Wolfe Walther, lieutenant de cavalerie dans l'armée de Sa Majesté le roi de Prusse, je ne crois pas être connu de Votre Altesse.

—Qui peut le dire ? Votre mère vit-elle encore, et a-t-elle des nouvelles de tous ses frères ?

—Oui, Seigneurie, de tous excepté un qui a disparu depuis une vingtaine d'années, et qui doit être mort sans doute.

—Un qui a disparu depuis dix-neuf ans et trois mois, n'est-ce pas ? Je pourrais peut-être vous donner des renseignements sur son compte.

—Il paraît qu'il n'a guère été regretté chez nous, car c'était un mauvais sujet de la pire espèce.

Le pacha continua :

—Ce frère déserta l'armée pour échapper à une punition infamante : pendant deux jours, il se cacha dans une citerne, traversa ensuite toute la Suisse, en mendiant son pain, dormant à la belle étoile sans autre lit que le gazon des prairies et sans autre couverture que le ciel. En traversant la Calabre il fut fait prisonnier par des brigands qui le vendirent à des corsaires ; pendant un an il traîna la chaîne des pirates, revendu ensuite à Constantinople on l'accabla de rudes travaux. Un jour, irrité, furieux, il frappa un de ses gardiens et fut condamné à une mort horrible. On lui offrit la vie, des honneurs, un turban.... il accepta le misérable, l'infame....

Le pacha était visiblement ému, il s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine, puis il dit :

—Mon neveu, embrassez-moi, car l'histoire que je viens de vous raconter est la mienne, je suis Werner votre oncle, Werner le déserteur, Werner le renégat ! Oh ! par Allah ! c'est bien horrible de m'être fait une pareille destinée !

Mieux eut valu la mort ! reprit Walter en pleurant.

—La mort, je l'ai cherchée partout, dans les combats, dans les épidémies en soignant les malades, elle ne veut pas de moi. Je suis maudit et méprisé de tous, mes esclaves même, qui rampent à mes pieds, m'appellent entre eux le *renégat*. La nuit, des rêves affreux me poursuivent, je vois ma mère, ma vieille mère pleurant et priant pour son indigne fils. Je suis vraiment le plus malheureux des hommes ! Je ne vous retiens pas, jeunes gens, partez immédiatement, allez trouver ma bonne mère et dites-lui qu'elle doit me pleurer vivant, beaucoup plus que mort et recommandez le renégat à ses prières. Apportez-lui en même temps de quoi vivre dans l'opulence, emportez une partie de cet or pour lequel j'ai vendu mon âme et ma foi.

—Mon oncle, vous êtes tombé comme l'ange rebelle, repentez-vous et quittez cet odieux palais, venez avec nous.

—Impossible, je suis retenu ici par des chaînes d'or et de diamants : le sultan m'a donné sa fille... D'ailleurs, ce serait changer mépris pour mépris : si les hommes ne m'estiment point ici, ils ont un semblant de respect sous lequel ils cachent le sentiment que je leur inspire. Tandis que dans mon pays, je serais un sujet d'horreur !

Walter voulut insister ; mais le pacha lui mit la main sur la bouche, et lui dit :

—Tais-toi, je sais tout ce que tu pourrais me dire, mais je ne veux pas être convaincu.

Huit jours après, un vaisseau emportait les deux jeunes Suisses loin de cette terre où gémissait, sous des dehors trompeurs, leur oncle, le renégat.

La traversée fut courte et heureuse. Par une belle soirée du mois d'octobre, les deux amis s'embrassaient en pleurant de joie à la vue du village natal. Bientôt tous les villageois furent instruits de leur retour, on accourut au-devant d'eux ; la mère du renégat vint comme les autres. Walter, la prenant à part, lui raconta avec de grands ménagements l'étrange fortune de son fils. On arrivait sur la grande place du village, Walter fit arrêter les chevaux qui portaient les riches présents du vizir, et, présentant une cassette d'ébène à la villageoise :

—C'est toute une fortune que je dépose à vos pieds, dit-il.

—Werner m'envoie de l'or, le prix de son âme ; arrière, présent infernal !